

Midis de la philosophie

Compte rendu de l'atelier du 24 février 2017 Peut-on choisir ses désirs ?

Peut-on choisir ses désirs ? Peut-on désirer de choisir ? Quel bonheur peut-on éprouver en rencontrant l'objet de nos désirs ? Quelle tristesse peut nous accabler dès lors que l'on n'a plus rien à désirer ? Choisit-on réellement ? Sommes-nous ici parce que nous avons choisis de désirer venir philosopher ? Les pulsions incontrôlables sont-elles plus fortes que les désirs contrôlés ? Je me perds un peu en cours de route, alors que je n'ai même pas la décence d'écouter Maximilien qui lit le texte qui servira de point de départ à la réflexion du jour, et je réalise que je n'ai rien fait de plus que de laisser mes pulsions me dicter mes choix en rencontrant mon désir d'écrire quelque chose d'absurde afin d'introduire ce compte rendu. La discussion est introduite sur le paradoxe induit par la question qui est posée. D'un côté, nous avons un désir qui n'est pas un besoin, qui est passager, qui est influençable. Dès lors, nos désirs ne nous détermineraient pas. De l'autre côté, nous avons le choix qui est personnel et qui est la manifestation de notre être conscient. On ne peut donc pas nier l'apparente contradiction qui oppose ces deux concepts.

Le désir, en tant que pulsion incontrôlable, en tant que force intérieure, qu'instinct animal, s'impose à nous comme une fatalité. Il peut prendre des formes multiples : désir sexuel, désir d'apprendre, désir de voyager, désir de tout et désir de rien. L'opportunité de combler ses désirs dépendrait du milieu dans lequel nous évoluons. Certains auraient accès à davantage de facilités et, de ce fait, à moins de frustrations. Par ailleurs, certains autres seraient condamnés à désirer sans jamais éprouver l'objet de leur désir.

Ceci étant, il convient de ne pas limiter le désir à la volonté de superficialité. Ce qui compte, ce ne serait plus d'atteindre l'objet désiré, mais de se donner les moyens d'y parvenir. Le désir ne serait à poursuivre que si nous acceptons l'idée que la démarche qui nous y conduira est plus noble que ce qu'il représente. De toute manière, qu'importe avec quelle facilité nous parviendrions à rencontrer nos désirs, une fois atteints, ils nous rappelleraient notre envie de désirer et nous accablent en nous soumettant à des désirs nouveaux.

Cependant, il convient de différencier l'objet du désir de sa cause. On peut désirer des futilités, résultat du conditionnement consumériste dans lequel nous baignons toutes et tous, mais la cause de ce désir serait plus profonde, plus existentielle. Le désir de reconnaissance peut nous conduire à nous ruiner dans l'achat de gadgets technologiques dispensables. Toutes et tous, nous serions la proie de désir relativement semblables qui, néanmoins, se manifesteraient différemment en nous conduisant, les uns et les autres, à poursuivre des objectifs différents.

D'une part, nous avons une image foncièrement négative du désir considéré comme une pulsion qui nous conduit à ne nous définir qu'en fonction d'une superficialité généralement matérialiste. D'autre part, nous avons un désir plus noble, plus existentialiste, qui nous pousse à nous dépasser, à nous surpasser, à avancer vers un objectif probablement inatteignable, mais qui nous fera grandir et évoluer de par le fait que nous emprunterions le chemin qui y conduit. Entre ces deux visions, une troisième se manifeste si l'on prend le temps de s'interroger sur l'intérêt réel de désirer. Et si le désir n'était que souffrance ? Et si désirer nous éloignait de notre être profond ? Dans ce cas, pourquoi ne pas combattre nos désirs ?

Ce faisant, il semblerait que notre vie serait nettement plus triste si nous n'avions plus la possibilité de désirer. Qu'ils soient bons ou mauvais, ces désirs contribuent au fait de donner du sens à notre existence.

Une fois de plus, on en revient à cette distinction entre les « bons » et les « mauvais » désirs. Les uns, conséquence d'une construction sociétale ou d'une influence familiale, ne seraient rien de plus que des objectifs que l'on poursuit et qui nous éloignent de nous-mêmes. Les autres, conséquence d'une démarche personnelle ou d'une influence choisie, seraient autrement plus nobles et mériteraient davantage d'être poursuivis.

Sur base de cette distinction, nous en revenons à l'idée de choix telle qu'elle figure dans le titre du texte que nous avons lu. Quand bien même nous ne serions pas en mesure de choisir nos désirs, malgré tout, en faisant un travail existentiel, nous pourrions choisir de poursuivre certains désirs plutôt que certains autres.

Il est amusant de constater que la question de l'homosexualité prend une très grande place dans la discussion. Parler d'homosexualité, alors que le débat tourne autour des notions de désir et de choix, ne serait-ce pas, finalement, la manifestation d'une vision biaisée de ce qu'elle est ? Est-on homosexuel par choix ? Par désir ? Ne serait-ce pas, plutôt, l'expression d'un être profond et incontrôlable qui fait de nous ce que nous sommes ? Peut-être que je m'éloigne du propos qui est débattu, mais cela va me permettre de faire une discrète transition grâce à laquelle je pourrai conclure ce texte. Il semble que nous ne parviendrons pas, aujourd'hui, à rencontrer notre désir d'obtenir des réponses sur cette question existentielle qui est celle du choix. Le désir peut être bon ou être mauvais. Il peut être universel ou être particulier. Il peut être éprouvé ou être apprécié au regard du chemin qu'il nous force à parcourir.

Le choix peut être possible ou impossible. Il peut se concrétiser à l'égard de tous nos désirs ou à l'égard de certains. Il peut être illusoire ou être éprouvé. Il peut être considéré comme la manifestation de notre être profond ou comme une construction engendrée par les multiples influences que nous subissons.

J'en reviens donc à cette question d'homosexualité... Qu'importe qu'il s'agisse d'un désir, d'un choix ou de quelque chose qui s'impose à nous dès la naissance. Ce qui compte, en définitive, ce qui permet de distinguer les bons et les mau-

vais désirs, ce qui aide à définir la pertinence de nos choix, ne serait-ce pas le fait de progresser sur le chemin hasardeux qui nous permet d'apprendre à mieux nous connaître nous-mêmes ?

En s'accordant sur l'universalité du désir de connaissance de soi, nous sommes en mesure de considérer que ce désir unique nous offre l'incomparable opportunité de parvenir à opérer des choix judicieux en matière de désir et de conception de la vie. Nos désirs nous sont propres et il ne convient à personne de juger de la pertinence de ceux que nous éprouvons. Cependant, si on poursuit le désir de mieux nous connaître, nous aurons la certitude de n'agir que dans le respect de ce que nous sommes.

Hélas, cette idée nous impose de répondre à une interrogation autrement plus complexe que celle d'aujourd'hui, à savoir, cette sempiternelle question qui n'a eu de cesse de bousculer les esprits des penseurs depuis la nuit des temps, à savoir : qui suis-je ?